

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XI - Numéro 21B Juin 2021 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBA**, Professeur des Universités

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. Hegel et la crise contemporaine de l'éducation, Hervé NIAMIEN.....	1
2. La critique nietzschéenne du nihilisme éducatif, Ouattara ISSIFOU.....	19
3. Niveaux de connaissance de la réalité et limites du sens commun dans l'intelligibilité du discours scientifique, Lamine AHMED.....	37
4. Le savoir scientifique face au défi de la sécurité sanitaire en Afrique : atout ou obstacle ?, Bernard Yao KOUASSI.....	64
5. De la traduction à la communication : analyse d'une discontinuité à partir du modèle de Gavagai de Quine, Amani Angèle KONAN Épse GROGUHE.....	82
6. L'âge séculier et la querelle des valeurs : Repères pour une éthique publique, Yawo Agbéko AMEWU.....	97
7. Réhabilitation de l'hypothèse logiciste frégréenne : recours à la convention (T) de Tarski et à la notion husserlienne de l'autoréférence logique, Augustin RUGWIRO, Gildas DAKOYI TOLI.....	119
8. Les relations entre le SNEPPCI et la CMOPE de 1953 à 1990, Paul GUEU.....	141
9. Facteurs institutionnels de réintégration des élèves-mères des établissements secondaires de Bondoukou, Martin Armand SADIA, Yawa Ossi ESSIOMLE et Douhou Danielle BLESSON.....	159
10. L'influence du marketing et le problème de la liberté du consommateur, Doh Ludovic FIÉ, Sorombo ZOUZOU.....	179

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

Perspectives Philosophiques n°021B, Deuxième trimestre 2021

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoseologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

LA CRITIQUE NIETZSCHÉENNE DU NIHILISME ÉDUCATIF

Ouattara ISSIFOU

Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire)

ouattaraissifou@gmail.com

Résumé :

La critique nietzschéenne du nihilisme éducatif que nous abordons, est une cure thérapeutique dont le but est de désabriter les sources causales de la dégénérescence et le rapetissement de l'homme moderne. Cultivée par les polissoirs moraux du socratisme et de la religion des pères de l'église, l'homme poli s'est métamorphosé en un être souffrant de ressentiment. C'est contre cette entreprise nihiliste que Nietzsche, dans son philosophe, va en guerre avec ses coups marteaux dont l'objectif est de détruire toutes les valeurs incubées par l'éducation morale et religieuse. C'est pourquoi, pense-t-il, l'on doit déconstruire le soratyisme, la métaphysique, la morale théologique, les valeurs démocratiques.

Mots-clés : Christianisme, Décadence, Éducation, Modernité, Moral, Nihilisme.

Abstract :

The Nietzschean critique of skeptical educational is a therapeutic cure whose aim is to disabuse the causal sources of modern man's degeneracy and shrinking. Cultivated by Socratic moral polishers and the fathers' church religion, the polite man has metamorphosed into a resentful being. It is against this nihilistic enterprise that Nietzsche, in his philosophy, goes to war with his hammer blows, whose aim is to destroy all the values incubated by moral and religious education. This is why, he thinks, one must deconstruct soratyism, metaphysics, theological morality, and democratic values.

Keywords : Christianity, Decadence, Education, Modernity, Moral, Nihilism.

Introduction

Les interminables querelles philosophico-religieuses qui opposent les partisans des Anciens à ceux des modernes, du point de vue éducatif, ne

peuvent être closes que si un bon diagnostic de la culture est fait, afin de situer les différentes responsabilités dans le processus de la dégénérescence humaine. Si ce diagnostic est bien mené, il doit permettre de déceler les maux dont souffre l'humanité depuis le socratisme jusqu'aux *Aufklärers*. Il s'agit d'en déceler les origines de la mal éducation qui a entraîné le pourrissement des valeurs humaines et le rapetissement de l'homme moderne. Du moment où le médecin soigne le corps, le philosophe-psychologue doit s'occuper de l'homme souffrant de ce que Nietzsche appelle le nihilisme éducatif (F. Nietzsche, 1978, p. 63). S'il y a des méthodes éducatives qui éduquent l'homme au devenir meilleur, malheureusement, il y en a d'autres qui le condamnent à la dégénérescence. Face à cette bipolarisation des effets de l'éducation, Nietzsche se donne pour mission de guérir la culture de tout ce qui la gangrène depuis Socrate. Il affirme à cet effet, que « notre piété est d'essence plus haute et voit plus loin ; nous voyons l'homme rapetisser et nous voyons que c'est vous qui le rapetissez » (F. Nietzsche, 1998, p. 206). Par ces propos, le philosophe médecin de la culture ouvre la voie d'un diagnostic de toute la culture humaine afin de déceler les origines et les causes des plaies gangreneuses qui constituent les graves maladies de l'humanité.

Si la meilleure thérapie provient d'un bon diagnostic clinique de la maladie, nous soutenons Nietzsche dans sa méthode qui consiste à jeter un regard critique dans les profondeurs de la culture humaine afin d'y déceler les véritables causes de la mal-éducation qui font que « l'homme déchire le lien qui le rattache à son idéal » (F. Nietzsche, 2011, p. 597). Déchirure qui l'amène à cesser « d'être fécond et de procréer » (F. Nietzsche, 2011, p. 597) devenant ainsi « nuisible ou inutile » (F. Nietzsche, 2011, p. 597) pour lui-même et pour la société. Cette situation inquiétante mérite que nous replongions le regard dans le diagnostic nietzschéen de la culture et surtout de l'éducation nihiliste dont les conséquences sont néfastes pour l'homme. Comment appréhender la critique nietzschéenne du nihilisme éducatif ? Autrement dit, quelles sont les fondements ainsi que les grandes orientations de cette critique ? Comment comprendre que, hier, l'éducation conduisait aux valeurs du surhomme et qu'aujourd'hui, elle ne forme que des hommes courants qui courent à l'image de la monnaie courante ?

Pour répondre à ces questions, qui ont amené Nietzsche à peser dans des balances cliniques conçues à cet effet, toute l'action éducative, dans le but d'aboutir, par une extrême rigueur, à l'éradication des pathologies sociales liées au nihilisme éducatif, nous avons jugé nécessaire d'utiliser, à partir du philosophe nietzschéen, la méthode historique et critique afin de comprendre le diagnostic du nihilisme éducatif depuis l'antiquité jusqu'aujourd'hui. Le souci de clarté et de cohérence dans la mise en œuvre de ce diagnostic, nous amènera à explorer deux voies : la première que nous allons emprunter, nous conduira la morale, suspectée par Nietzsche, comme le fondement philosophique du nihilisme éducatif (I). Quant à la seconde voie, elle nous mènera à l'éducation de l'*Aufklärer* (II).

1. La morale : fondement philosophique du nihilisme éducatif

Le problème de l'éducation fait couler beaucoup d'encre et de salive car, l'humanité n'est pas encore sur la voie de la construction d'un monde meilleur en lequel, il n'y aura plus de germes de rapetissement de l'homme. Malgré les différentes réflexions et propositions pouvant mettre tout être humain sur la voie de la grandeur et de l'élitisme, nous remarquons que le rapetissement de l'homme, depuis le socratisme, ne fait que s'accroître. Cette situation inquiétante nécessite une nouvelle exigence qui consiste à faire une « critique des valeurs morales, à commencer par mettre en question la valeur de ces valeurs » (F. Nietzsche, 1978, p. 121) que la raison nous impose. Il s'agit pour nous, dans cette investigation, de considérer « la morale comme conséquence, comme symptômes, comme masque, comme tartuferie, comme maladie » (F. Nietzsche, 1978, p. 121) de l'époque moderne. Pour mener à bien ce diagnostic, deux voies sont à explorer. D'une part, le socratisme (Niamkey-Koffi, 2021, p. 258) comme le polissoir moral de l'homme et l'éducation ecclésiastique qui s'annonce comme le lieu de la déchéance humaine.

1.1. Le socratisme: le polissoir philosophico-moral de l'homme

La criarde dégénérescence de l'homme, enclenchée par la morale socratique, inscrite dans les cœurs de la jeunesse grecque par le biais de la maïeutique et de la dialectique, est la cause fondamentale de la condamnation

de ce philosophe qui a impacté son époque. Retenons que sa pensée continue d'influencer le monde. Si Niamkey KOFFI parle de Socratylisme, c'est parce que Socrate est perçu comme un décadent. Le socratylisme caractérise ce courant philosophique caractérisé par l'expression de la destruction des valeurs humaines. Il justifie, en outre, la corruption des mœurs aristocratiques issues du « monde antique » (F. Nietzsche, 1978, p. 108). Cette décadence humaine qui s'étend jusqu'à la modernité, fait de Socrate, l'un « des symptômes d'une vie épuisée, fatiguée, malade » (Niamkey-Koffi, 2021, p. 258) à qui, il faut impérativement trouver des curatifs éducatifs, afin d'obtenir la régénérescence d'une humanité libérée des valeurs corruptibles de la morale socratique. Comment guérir l'humanité de cette morale corrosive à laquelle les valeurs de grandeur humaine sont soumises ? Pour parvenir à cette thérapie, il faut nécessairement décrypter, par un diagnostic opératoire, les causes du pourrissement des valeurs de l'ennoblissement de l'homme.

Pour Nietzsche, Socrate est la cause fondamentale de cette dégénérescence humaine. Le socratylisme moral fait du père de la maïeutique un « instrument de la décadence grecque » (F. Nietzsche, 1971, p. 63). Il est, dans cette perspective, « le décadent typique » pour avoir opposé la raison à l'instinct. Le philosophe médecin de la culture nous fait comprendre que les principes de la raison constituent un danger pour l'homme. C'est pourquoi, il conçoit cette faculté comme une « puissance criminelle qui tue la vie » (F. Nietzsche, 1971, p. 63). Pourtant, au cœur du socratisme, la raison est le gouvernail de l'action humaine. On pourrait dire de cette pauvre raison dont les rayons éblouissent l'homme naïf, qu'elle est une faculté trompeuse dont la beauté légendaire l'amène à se perdre en s'évanouissant. L'homme, sous l'influence de cette faculté, se méprend en « laissant le gouvernail (de son être) non aux sens et au désir qui, depuis le socratylisme, ont conduit la barque » (P. Rosard, 1997, p. 215) humaine non pas vers la grandeur humaine, mais à cette fallacieuse faculté qui, pour Nietzsche, est la petite raison qui est au service de la grande raison, à savoir, le corps.

Le socratylisme se caractérise par le raisonnement abstrait qui met en place une morale dont la pureté ne peut produire que l'homme théorique. Ces

hommes théoriques sont, selon Nietzsche, « de vrais propres à rien, de vrais fainéants » (F. Nietzsche, 1971, p. 181). C'est cette fainéantise que Charles Baudelaire peint en ces termes : « la paresse maternelle, la fainéantise créole qui coulait dans ses veines l'empêchait de souffrir du désordre de sa chambre, de son linge et de ses cheveux encrassés et emmêlés à l'excès ». (C. Baudelaire, 1988, p. 371). Cette paresse est ce qui empêche l'homme moderne de créer de nouvelles valeurs afin d'échapper au polissoir socratique et au pouvoir de la morale qui font de lui un homme courant ou un philistin de la culture.

Pour philosophe Bâlois, la grandeur de l'homme obéit à une seule condition. Il s'agit pour tout homme de « conserver son attitude véritablement antique » (F. Nietzsche, 2000, p. 519) et non de se rapetisser dans le socratisme en lequel la « connaissance est une sorte d'hospice » (F. Nietzsche, 2000, p. 519) à la reproduction de l'homme polis, domestiqué, dompté, apprivoisé, mou et inoffensif. Cette forme d'éducation rejetée par Nietzsche, est celle qui consiste en la reproduction « de l'homme timoré et du chien battu » (F. Nietzsche, 2000, p. 519). Ce domestique est le produit du nihilisme éducatif qui consiste à utiliser le polissoir socratique, à l'image de celui du menuisier, pour obtenir en fin de compte « l'homme théorique » (F. Nietzsche, 2000, p. 620) qui est incapable de « réaliser le plus souvent sa destinée scientifique » (F. Nietzsche, 2000, p. 621). Dans cette incapacité de produire par soi et pour soi-même, il « sacrifie la pureté de son caractère, tel qu'un « gredin » (F. Nietzsche, 2000, p. 621) qui s'adonne aux pratiques inhumaines. L'homme, produit du polissoir socratique, est selon Nietzsche, une « créature plus morne et plus répugnante que l'homme qui a échappé à son génie, et qui maintenant louche à droite et à gauche, derrière lui et partout » (F. Nietzsche, 2000, p. 621) cherchant la voie qui conduit au dionysisme et à la joie de vivre, sans pouvoir croiser ce noble chemin. Dans cette optique, Socrate est perçu comme l'expression de la déchéance qui a forgé le préjugé de lettré et d'illettré, de bon et de mauvais, de bien et de mal. Ainsi, en Socrate, Nietzsche nous invite à voir les symptômes du nihilisme. Il est un « instrument de la décomposition grecque » (F. Nietzsche, 1978, p. 13) dont l'inexistence aurait pu épargner l'humanité du pourrissement dont elle souffre.

Si Nietzsche présente Socrate comme un « criminel, ... un décadent », c'est parce qu'il a tué en l'homme l'acquisition et la quête de la « puissance de la culture » (F. Nietzsche, 1978, p. 54). Retenons qu'« avant Socrate, on écartait, dans la bonne société, les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières car, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière » (F. Nietzsche, 1978, p. 14) avec dédain et avec rapetissement. La philosophie de l'éducation socratique, dans sa posture de décadence humaine à caractère fascinante, a fait de l'homme du moyen âge « le polichinelle qui se fit prendre au sérieux » (F. Nietzsche, 1978, p. 14). Comment guérir l'humanité de cette pensée corrosive ? « Où donc a passé toute réflexion au sujet des questions morales dont se sont préoccupées de tous temps les sociétés les plus évoluées » (F. Nietzsche, 2000, p. 332) ? La réponse à ces questions permettra de donner un nouvel élan à l'homme dans le processus du devenir meilleur de l'humanité.

Nous devons retenir de cette critique nietzschéenne qui accuse la pensée socratique d'être l'origine causale du rapetissement de l'homme, cette place prépondérante accordée à la raison chargée de chercher par la voie dialectique le bien, le vrai, le beau, le bon, le juste. Ces valeurs sont les causes de notre rapetissement et de notre déliquescence. Pourtant, avant Socrate, la préoccupation des hommes étaient de rechercher la grandeur à travers la créativité qui est la source du développement de la volonté de puissance. Avec le socratisme, il « n'existe plus d'hommes illustres qui cultivent ces questions ; personne ne se livre plus à des méditations qui s'y rattachent » (F. Nietzsche, 2000, p. 332) ; « on se nourrit sur le capital de moralité que nos ancêtres ont amassé et que nous ne nous entendons pas à augmenter au lieu de le gaspiller » (F. Nietzsche, 2000, p. 332). Il faut améliorer la voie de la grandeur humaine au lieu de nous enfoncer dans des morales de déliquescence dont la singerie qui est l'expression de notre animalité soit l'expression de notre ipséité.

Pour Nietzsche, si la morale est la connaissance du bien et du mal, elle est encore cette théorie qui est conçue sous une forme normative pour réguler

l'action humaine dans un groupe social donné en tant qu'elle est soumise au devoir. Dans cette optique, Durkheim nous fait remarquer qu'elle « est un ensemble de règles de conduite admises à une époque ou par un groupe d'hommes » (E. Durkheim, 1989, p. 262) dans le but de favoriser la coexistence pacifique. Cet ensemble de règles qui sera perçu par Nietzsche « comme un tout imbue de préjugés moraux d'origine plébéienne ou chrétienne » (F. Nietzsche, 1998, p. 11) nous met sur la voie d'un diagnostic partant du socratisme au christianisme. Le point de départ de la critique nietzschéenne des valeurs morales est lié au fait qu'il voit dans cette invention humaine un certain masochisme d'abord moral, ensuite social et en fin politique. Tout se déclenche avec le pessimisme nihiliste de Schopenhauer que le disciple conçoit comme un véritable symptôme de la maladie morale dont souffre l'humanité. La morale est, pour Nietzsche, source de dépression car, elle ronge l'homme sans lui permettre de pouvoir dire oui ou non.

Mais, dans cette critique de la morale nihiliste, Nietzsche révèle une équivoque. Il y a deux sources de la morale qui donnent deux sortes de morales en conflit : la morale des esclaves et celle des maîtres. La morale qui a causé le rapetissement de l'homme est celle qui part du ressentiment né des faibles. Ce ressentiment étant devenu une « haine contre le naturel –la réalité » (F. Nietzsche, 1974, p. 27), il crée les valeurs de bon et mauvais, par l'idée de bien et de mal pour les imposer comme règles de conduite. Ces valeurs font de nous des singes ou des êtres de troupeau dont la conduite est guidée par le conformisme. Il s'érige donc en « créateur et enfant des valeurs (le bien et le mal) » (F. Nietzsche, 1978, p. 50). Dans cet élan nihiliste où les méthodes éducatives sont conçues pour rechercher le bien, il y a lieu de comprendre que « l'histoire de l'homme et de l'humanité » (F. Nietzsche, 2012, p. 241) va « s'écouler à notre insu » (F. Nietzsche, 2012, p. 241). Cette histoire de l'humanité qui s'écoule désormais à notre insu favorise la « falsification systématique des grands hommes, des grands créateurs des grandes époques » (F. Nietzsche, 2012, P. 241). Ainsi, l'homme qui est déjà atteint par la maladie du rapetissement par sa propre négation, « refoule sa révolte et la retourne contre lui-même, empêchant ses instincts de se libérer » (F. Nietzsche, 1978, p. 215). Cette castration de l'esprit est un véritable déclin de

la philosophie qui devrait ouvrir la voie de notre ennoblissement. « Le déclin de la philosophie comme motif essentiel de la critique nietzschéenne de la rationalité » (Niamkey-Koffi, 2021, p. 240) présente celle-ci comme « décadente parce qu'elle est philosophie mutilée de la vie mutilée » (F. Nietzsche, 1978, p. 56). Cette mutilation est la maladie devenue incurable dont souffre l'homme depuis Socrate.

Le socratisme n'a-t-il pas influencé toutes les autres morales y compris la morale chrétienne ? A. Beudart disait de Socrate, que « le profane a annoncé le sacré. Il l'a préfiguré, l'a mis en scène » à travers sa philosophie qui scinde le monde en deux. Tout le malheur de l'homme se trouve donc dans la négation de la vie au profit d'un monde dont nous n'avons aucune expérience exacte et démontrable. Socrate, le précurseur de cette théologie, a payé les frais en buvant la cigüe, Jésus à son tour, a été crucifié, des hommes et des femmes après eux, ont été brûlés vifs. Et l'existence humaine n'a pas cessé de compter les drames au nom de la vie après la mort. C'est du socratisme et ensuite du judaïsme que sont nés le christianisme et l'islam dont les différentes doctrines font leur encre.

1. 2. L'éducation ecclésiastique : la déchéance humaine

L'éducation ecclésiastique est ce nihilisme éducatif qui transforme l'homme en un révolté contre les conditions fondamentales de la vie. Elle rend l'individu craintif et éveille en lui « le besoin d'être protégé » (S. Freud, 1989, p. 102). Cette éducation dont le fond est la morale judéo-chrétienne met l'homme dans un état de fébrilité qui l'amène à vouloir le néant. Nietzsche nous fait comprendre que « dans le christianisme, ni la morale, ni la religion, n'a aucun point de contact avec la réalité. Il n'y a là que des causes imaginaires (« Dieu », « âme », « moi », « libre arbitre ») » (F. Nietzsche, 1978, p. 27). Il y a lieu de se demander comment ce monde que Nietzsche définit comme : « un monstre de force, ..., une somme fixe de force, dure comme l'airain, ..., une force partout présente » (F. Nietzsche, 2000, p. 216) puisse être transformé en un monde « diminué et inhumain » (F. Nietzsche, 2000, p. 216) ? L'éducation ecclésiastique a transformé l'homme et avec lui, « le monde de la volonté de puissance » (F. Nietzsche, 2000, p. 216) en le rendant faible. L'homme

dégénéré est devenu un « animal domestique, un animal grégaire, un animal malade, le chrétien » (F. Nietzsche, 1978, p. 13). Les causes de sa maladie que révèle le diagnostic nietzschéen sont de deux ordres. La première cause se trouve dans la morale du christ : « si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un prend ton manteau ne l'empêche pas de prendre encore ta tunique » (La Bible, Luc 7 v 29). La seconde est le fait que « dans l'homme, le créateur et la créature se trouvent unis » (F. Nietzsche, 1998, p. 207). Union qui fait résider en lui des ordures qu'il faut extirper par le biais de l'éducation. Ces ordures que le nihilisme éducatif issu du christianisme ne peut extraire de l'homme sont « la matière, le fragment, le superflu, l'argile, la boue, la folie, le chaos » (F. Nietzsche, 1988, p. 207). Cette nature malsaine de l'homme lui a été transmise par la morale chrétienne amorcée depuis Socrate.

Dans la littérature philosophique nietzschéenne, l'une des causes du nihilisme ecclésiastique est la compassion. Cette pitié pour les pauvres est la cause de la prolifération des mendiants, des clochards, des incapables et surtout des enfants talibés. Ces natures calquées sur le parasitisme est encouragé dans la morale religieuse en ces termes : « lorsque tu donnes un festin, invites des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles » (La Bible, Luc 14 v 13). Cette morale construite sur la compassion pour les pauvres ne fait qu'augmenter le nombre de fainéants, de mendiants, de corrompus et de corrupteurs. Face à cette réalité, nous disons que rien n'est plus gênant « au milieu de notre modernité que la compassion chrétienne » (F. Nietzsche, 1978, p. 17) pour les débonnaires. Au-delà de cette compassion, il y a les pauvres en esprit à qui le royaume des cieux est ouvert : « heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux ! » (La Bible, Luc 14 v 13). Si les pauvres en esprit doivent se sentir heureux malgré leur état de disette, comment pourraient-ils cultiver en eux l'esprit de créativité et d'entrepreneuriat ? Ils se contenteront d'attendre leur supposée entrée au ciel qui est, à n'en point douter, la source de leur malheur.

Quelle est l'origine de la décadence humaine ? C'est « quand on place le centre de gravité de la vie non dans la vie, mais dans « l'au-delà » - dans le

Néant » (F. Nietzsche, 1978, p. 73) en fixant le regard au ciel. Cette situation nous éloigne des réalités de la terre. L'homme moderne, plongé dans ce sommeil dogmatique, est devenu un homme théorique. Toute sa pensée se trouve orientée vers le ciel d'où il attend descendre son bonheur. Pour corroborer cet idée, Paul nous fait cette recommandation : « affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre » (La Bible, Colossiens 3 v 2). Dans cette contemplation extatique, l'homme éloigne son regard des objets environnants. Il a le regard fixé entre deux abîmes : « l'abîme entre homme et homme, entre une classe et une autre » (F. Nietzsche, 1978, p. 90). Ce regard inquiet placé entre le ciel bleu et la terre sombre fait de l'homme un être timoré, un parasitaire, un incapable car, il ne produit point pour lui-même encore moins pour l'augmentation de la qualité de l'humanité.

L'homme théorique issu de ce rationalisme abstrait est un être faible et timoré. Il se comporte comme un mouton. Ce sont ces caractères de faiblesse, de mollesse, d'absence d'autorité et de volonté de puissance qui rendent l'homme incapable de se dominer soi-même et d'entreprendre pour une créativité artistique et ensuite d'innover. Si la *Bible* considère l'homme comme une brebis, c'est parce que la morale chrétienne est parvenue à le transformer en brebis. C'est pourquoi, Nietzsche adresse une critique virulente aux partisans de ces différentes morales de rapetissement de l'homme. Son maître Schopenhauer n'échappe pas à cette critique car, il voit dans le pessimisme nihiliste de celui-ci, un symptôme de la maladie morale, dépressive, qui ronge la société dans le déclin. Il y a lieu, selon Nietzsche, de réagir en remettant en question la valeur des valeurs morales répugnantes afin de guérir l'homme moderne de la maladie de polissement.

Mais, d'où est venu ce pessimisme, où le mal emporte sur le bien, l'impuissance sur la puissance ? Le point de départ du pourrissement des valeurs humaines est lié à l'existence de deux classes opposées : les faibles, les incapables, les prolétaires d'un côté et de l'autre, les forts, les nobles, les aristocrates et les créateurs. En fait, ce sont les hommes puissants (les aristocrates) qui, en désignant leurs actes comme « bons », s'arrogent le droit de créer des valeurs qu'ils ont imposées aux plus faibles. Les faibles à leur

tour luttent avec des idées et des mots contre ces puissants, faisant des faibles les « vrais bons » ! Le ressentiment des esclaves crée ainsi de nouvelles valeurs, qui ne font qu'entériner leur soumission plutôt qu'elles ne les libèrent du joug du rapetissement. Cette nouvelle morale est alors celle de la misère, de la pitié et du renoncement de la vie que la morale religieuse et la démocratie vont imposer à la minorité puissante devenue impuissante. Cette situation de renversement de la valeur des valeurs, nous plonge dans une modernité dont le produit est l'homme courant.

2. La modernité éducative ou la culture de l'homme courant

Toute la pensée philosophique de Nietzsche est une déconstruction des valeurs négatrices de la vie : la métaphysique, la morale, la raison, l'âme, la conscience, le mal, le bien, Dieu etc. Le couronnement de son criticisme est la modernité, la science, l'art, et surtout la démocratie. L'un des points focaux de la critique nietzschéenne de la modernité est l'état démocratique qui agit comme un monstre. La démocratie est cette civilisation qui fait que l'homme s'enlise et se perd dans les valeurs de rapetissement et de dégénérescence. La modernité est pour Nietzsche l'époque de la barbarise, de la vraie maladie de l'homme et de la civilisation. Ses valeurs sont considérées comme les symptômes de la décomposition du type-modèle, le grec antique. Cette critique fait de Nietzsche le philosophe médecin de la culture. Mais, comment un siècle nommé le siècle des Lumières, peut-il plonger l'homme dans l'obscurantisme pour enfin le rendre malade en le transformant en un homme courant ? C'est ce diagnostic de *l'Aufklärung* dont le produit est l'homme courant (*Aufklärer*) que nous allons entamer pour parvenir à la régénérescence du surhomme.

2.1. De l'éducation de l'*Aufklärer* à l'instrumentalisation de l'homme

L'*Aufklärung*, comme l'âge d'or de la raison véhicule l'idée de lumière. À l'aurore du XVII^{ème} siècle, la lumière est synonyme de raison en tant qu'elle exprime un ensemble de vérités immédiates et indubitablement évidentes à tout esprit qui y prête attention. Le mal qui s'est glissé dans l'avènement de *l'Aufklärer* est lié au fait que Descartes, l'un des philosophes qui ont influencé la pensée moderne, ait considéré la raison comme « la faculté de connaître que

Dieu nous a donnée, et que nous appelons lumière » (R. Descartes, 2009, p. 30). Cette légitimation de la raison, est perçue comme une maladie. C'est pourquoi, Horkheimer, critiquant cette raison devenue instrumentale, la perçoit comme une raison malade « née de la tendance impulsive de l'homme à dominer la nature » (M. HORKHEIMER, 1997, P. 82). La cause de cette maladie qui est cachée dans la recherche d'une maîtrise des règles de la nature est effectivement la maladie de l'homme moderne devenu trop prétentieux. Au-delà de cette difficulté, il y a le capitalisme né de la modernité qui rend l'homme « marchand d'esclaves » (K. Marx, 1998, p. 180). Marx nous fait comprendre que l'homme moderne est devenu un homme sans cœur puisque la raison a pris le pouvoir de décision.

Face au capital, l'homme renverse l'ordre des choses. Karl Marl nous a prévenus des dangers qui sont liés au pouvoir de l'argent. Le désir de posséder l'argent amène l'homme moderne à vendre « sa propre force de travail dont il pouvait librement disposer » (K. Marx, 1998, p. 180). Au cas où cette force ne suffit pas pour satisfaire son désir devenu insatiable, l'homme assoiffé d'argent et épris de mégalomanie, « vend femme et enfants » (K. Marx, 1998, P. 180). Ici la plaie de la modernité est l'amour de l'argent, de la luxure ou la recherche de la gloire. Tout ceci rend difficiles les conditions de vie et d'acquisition des biens matériels. Ainsi, débutent d'autres problèmes d'ordre moral. L'homme extra morale, devient un être « sans cœur » (K. Marx, 1975, p. 41). Cet état de fait est celui qui a rendu l'homme ennemi de l'homme. Le travail des enfants décrié ça et là, de nos jours, ne vient pas de voir le jour. Il est le fait des premières heures du capitalisme car, selon Marx « la demande du travail des enfants » (K. Marx, 1975, p. 41) est cette forme d'esclavage qu'on leur impose afin de s'enrichir. Et c'est là l'une des formes de l'instrumentalisation de l'homme.

Si la modernité a prodigieusement modifié la condition de vie matérielle des hommes, cette action n'a pas été seulement l'œuvre des lois, des mœurs, de la politique, mais également, celle de la technique et des prouesses de la science. Mais l'amélioration des conditions de vie des hommes n'est pas sans conséquences. L'époque moderne « qui est si vaniteuse, apparaît comme une

vraie maladie, tel que les symptômes caractéristiques de la décomposition de cette amélioration spectaculaire des conditions de vie de l'homme moderne » (F. Nietzsche, 1971, p. 10). Pour Nietzsche, la modernité, par le biais de la science et de la technique n'a pas fait de l'homme « un ange ou un humain, mais un objet, un dégénéré » (F. Nietzsche, 1971, p. 10). Sa dégénérescence est liée au fait que : ce ne sont pas « les hommes vivants qui gouvernent, mais des apparences d'hommes » (F. Nietzsche, 2000, p. 15) ou des momies. Nietzsche nous dit que c'est « à cause de cela que notre époque passera peut être, aux yeux de quelque lointaine postérité, pour la tranche la plus obscure et la plus immense de l'histoire, parce que la plus inhumaine » (F. Nietzsche, 2000, p. 15). L'humain est devenu trop humain, et dans la succession des époques, des philosophies et des morales il est devenu inhumain.

Ainsi, pouvons-nous retenir que le mal dont souffre l'homme moderne est le fait qu'il se trouve dans un « va-et-vient entre le christianisme et l'antiquité, entre un timide et mensonger christianisme de mœurs et un goût de l'antiquité tout aussi découragé et tout aussi embarrassé » (F. Nietzsche, 1971, p. 10). Ce qui nous fait dire que toutes ces créations sont les productions de la raison trompeuse. L'une des causes de cette caractéristique de l'homme devenu inhumain, est le vent démocratique qui a soufflé sur le monde depuis les années quatre-vingt-dix. Nous disons, à la lumière du Nietzscheïsme, que la démocratie à l'époque moderne qui fait son ancrage dans le platonisme, décline la forme historique de la décadence de l'État. C'est justement la raison pour laquelle Nietzsche considère l'État comme la plus ancienne forme de « tyrannie effroyable et une impitoyable machine d'oppression, jusqu'à ce que cette matière première, le peuple, les semi-animaux, ait fini non seulement par devenir malléable et docile mais aussi par être formé » (F. Nietzsche, 2000, p. 227). Ici, nous sentons encore le polissoir socratique qui continue son œuvre, mais cette fois-ci entre "les bras" de l'État démocratique.

2. 2. L'homme courant : l'œuvre parfaite de la modernité éducative

Qu'est-ce que la modernité dans la terminologie nietzschéenne pour que l'homme courant, en qui l'existence est purement théorique et exempté de toute action pratique, soit le produit de cette époque dont le caractère calamiteux a

débuté depuis le socratisme ? Nietzsche part d'un constat pour définir la modernité qui s'appréhende à partir des caractéristiques et du modèle de vie inhérente à l'homme moderne. Ainsi, affirme-t-il : « dans ce va-et-vient entre le christianisme et l'antiquité, entre un timide et mensonger christianisme de mœurs et un goût de l'antiquité tout aussi découragé et tout aussi embarrassé, vit l'homme moderne » (F. Nietzsche, 2000, p. 621). Ici, nous saisissons la modernité comme la période qui s'enracine dans l'antiquité socratique dont le prolongement est le christianisme. Cette époque se singularise par les rapports entre les individus : « l'un vit de l'autre, l'un prospère au détriment de l'autre » (F. Nietzsche, 1978, p. 54). Cette existence, à l'image d'une chaîne alimentaire, est l'expression d'un parasitisme qui est le produit du pessimisme éducatif dont les caractéristiques sont le déclin des valeurs d'ennoblissement, la dégénérescence et le rapetissement de l'homme. Nietzsche nous dit que le « penseur moderne, souffrira toujours d'un désir non réalisé ... il estimera qu'il est nécessaire qu'il soit un homme vivant avant d'avoir le droit de croire qu'il peut être un juge équitable » (F. Nietzsche, 2000, p. 534) de ses actions et de sa propre pensée. Cette époque est l'intelligence mise en ordre pour pouvoir accommoder nos « besoins et leur satisfaction, ... en disposant, en même temps, les meilleurs moyens pour gagner de l'argent aussi facilement que possible » (F. Nietzsche, 2000, p. 269). Ce qui donne à l'éducation de la modernité le caractère d'une massification et d'une rumination. Dans cette perspective de recherche de l'égalité et de l'équité, elle perd le caractère sélectif et élitiste. Le mal de l'éducation à l'époque moderne est lié, au fait qu'il faut former la majorité des citoyens à la lecture, à l'écriture et au calcul, ouvrant tout simplement la voie du raisonnement logique aux plus experts.

Cette population formée intellectuellement est, dans la majorité des cas, incapable d'inventer, de produire ou d'innover. Dans ce processus, on obtient l'homme cultivé c'est-à-dire l'homme nourri aux lettres et non à l'action créatrice de valeurs nouvelles. Nietzsche nous fait comprendre que : « l'homme cultivé a dégénéré pour devenir le plus grand ennemi de la culture » (F. Nietzsche, 2000, p. 603) car, il est celui qui a atteint un degré « très élevé de culture » (F. Nietzsche, 2000, p. 115) quand bien même qu'il n'arrive pas « à surmonter les idées et les inquiétudes superstitieuses et religieuses » (F.

Nietzsche, 2000, p. 515) nées de *l'Aufklärung*. Pourtant, l'homme cultivé à l'image de Zarathoustra, ne devrait plus croire « à l'ange gardien ou au péché originel » (F. Nietzsche, 2000, p. 525), il devrait être capable de se départir des idées de salut des âmes, de paradis et d'enfer. « Une fois à ce degré de libération, il a encore, au prix des efforts les plus extrêmes de son intelligence, à triompher de la métaphysique » (F. Nietzsche, 2000, p. 525). Le triomphe de l'homme moderne de la métaphysique doit l'aider à sortir de cet « état de dégénérescence, en lequel il perd la nature d'homme créateur de valeur et devient comme une monnaie courante qui « circule ... comme argent courant » (F. Nietzsche, 2000, p. 703). Cette circulation mérite d'être stoppée afin de guérir l'homme moderne de la maladie qui le gangrène depuis le moyen âge.

Pour le philosophe errant, l'homme étant malade de ses propres inventions, son salut dépend de ce diagnostic qui va prévoir les remèdes qui le guériront certainement. Si ce diagnostic est bien posé tel que nous essayons de le faire dans le présent travail, l'homme deviendra « une race guerrière et turbulente, plus d'occasion de vivre pour lui-même et par là de devenir plus calme et plus sage » (F. Nietzsche, 1906, p. 83). Dans cette sérénité du point de vue de son raisonnement et dans sa prise de décision, Nietzsche nous dit que la guérison de l'homme moderne donnera les effets suivants « le borgne aura un œil plus fort, l'aveugle verra plus profond dans l'être intime et en tout cas le sourd entendra plus finement. Dans ces conditions, le fameux combat pour l'existence me paraît n'être pas le seul point de vue d'où peut être expliqué le progrès ou l'accroissement de force d'un homme, d'une race » (F. Nietzsche, 1906, p. 83).

Nietzsche voit dans nos unions, l'une des causes de notre déliquescence. Pour comprendre cet état de fait, il affirme : « Si l'on se met une fois au-dessus des exigences de la morale, on pourrait examiner peut-être si la nature et la raison ne mènent pas l'homme à plusieurs unions successives » (F. Nietzsche, 1906, p. 125). Ces unions, si nécessaires pour la cohésion sociale pourraient, à cet effet, causer à tout homme un préjudice parce que la plupart des hommes ne font pas une analyse sérieuse dans leur prise de décision. « Si à l'âge de vingt-deux ans, un homme épouse une dame plus âgée, qui lui serait supérieure

intellectuellement et moralement et pourrait devenir son guide à travers les périls de la vingtaine » (F. Nietzsche, 1906, p. 125) car l'écart d'âge devient une influence et un complexe d'infériorité. Le diagnostic nietzschéen de l'éducation nihiliste doit ouvrir la voie de la régénérescence. Ainsi, une fois que la voie de la grandeur de l'homme sera ré-ouverte, la décadence et ses suites : « le vice - le caractère vicieux ; la maladie - l'état maladif ; le crime - la criminalité ; le célibat - la stérilité ; l'hystérisme - la faiblesse de volonté ; l'alcoolisme ; le pessimisme ; l'anarchisme » (F. Nietzsche, 2012, p. 58) prendront indubitablement fin pour laisser la place aux vertus qui leur sont contraires.

Conclusion

Nous retenons de ce diagnostic du nihilisme éducatif que les sources de la maladie de l'homme moderne sont le socratisme, le christianisme, l'industrialisation, le capitalisme et la démocratie qui sont les produits de la raison devenue par la suite instrumentale. Dans la *Généalogie de la morale*, Nietzsche présente la nécessité de cette critique des valeurs morales, politiques et métaphysiques. Il poursuivra cette critique durant toute sa carrière philosophique. Pour lui, le rapetissement de l'homme, son infantilisation et son assujettissement ont pour causes la mal éducation qui se met en place à partir des mauvaises théories issues du socratisme. Socrate est la cause du malheur de l'humanité car, son enseignement a « abêti, enlaidi, envenimé » (F. Nietzsche, 1982, p. 169) l'homme. La culture grecque, phare du savoir humain évoluait vite dans la quête de la grandeur humaine. Mais le recul s'est également vite opéré avec la morale socratique.

Retenons que « la marche de toute la machine (culturelle) est si intense qu'une seule pierre jetée dans ses roues la fait sauter. Une de ces pierres fut ... Socrate : en une seule nuit, l'évolution de la science philosophique, jusqu'alors si merveilleusement régulière, mais aussi trop hâtive » (F. Nietzsche, 1906, p. 95), fut dérangée par le démon socratique. Il faut la restaurer à partir d'un bon diagnostic situant les causes profondes qu'il faut remédier par une nouvelle philosophie morale plus pratique et créatrice de valeurs d'ennoblissement afin de faire sortir l'homme du rapetissement en lequel il est plongé depuis la pierre socratique. Le nihilisme éducatif a fait de

l'homme moderne, un être « opprimé et à moitié écrasé » (F. Nietzsche, 2000, p. 244) par le poids « des fantômes du passé » (F. Nietzsche, 1906, p. 91) sculptés par Socrate. Ces fantômes ont été enrichis et imposés comme vérités absolues à l'âge de l'*Aufklärung* qui est l'un des moments de destruction des valeurs antiques.

L'un de ces fantômes étant la démocratie, Nietzsche nous fait comprendre que l'État démocratique est « le plus froid de tous monstres froids » (F. Nietzsche, 1971, p. 72). La démocratie est la mort des peuples et des libertés individuelles. D'une manière douce et subtile, elle fait absorber par tous « des poisons, les bons et les mauvais » (F. Nietzsche, 1971, p. 72). Elle est la tribune « où tous se perdent..., les bons et les mauvais. L'État, (est là) où le lent suicide de tous s'appelle – « la vie » » (F. Nietzsche, 1971, p. 72). Comment sortir l'homme moderne des griffes de ces productions humaines ? Nous pensons qu'il faut impérativement trouver la porte qui permettra à l'homme moderne de se régénérer et de reconquérir le monde comme « une somme de force, ..., un univers dionysiaque » (F. Nietzsche, 2000, p. 216). Univers qui doit se créer et se détruire perpétuellement pour s'améliorer. L'univers dionysiaque qu'il faut créer pour le bonheur de l'homme moderne est celui de son devenir meilleur. La réalisation de ce devenir ne s'obtiendra que lorsque nous aurons décidé de briser les anciennes valeurs, les vieilles structures pour construire, d'une manière perpétuelle, de nouvelles tables de valeurs dont la condition de réalisation dépend des remèdes et de la posologie à proposer.

Références bibliographiques

BAUDART Anne, 1999, *Socrate et Jésus*, paris, édit Marabout.

BAUDELAIRE Charles, 1988, *La Fanfarlo*, Paris, Plon.

DESCARTES René, 2009, *Principes de la philosophie*, I, Paris, 10/18.

DURKHEIM Émile, 1989, *Division du travail social*, tome II, chap. I. Paris, NATHAN.

FREUD Sigmund, 1989, *Ma vie et la psychanalyse*, trad. Joseph BREUER, Paris, Gallimard.

Perspectives Philosophiques n°021B, Deuxième trimestre 2021

HORKHEIMER Marx, 1974, *Éclipse de la raison*, trad. Jean DEBOURZY, Paris, Payot.

La Sainte Bible, 2005, trad. Louis Second, Genève, Jongbloed.

MARX Karl, 1975, *Critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions Sociales.

MARX Karl, 1998, *Le capital*, Paris, Éditions Sociales.

NIAMKEY-KOFFI, 2021, *La notion de système philosophique*, Paris, L'Harmattan.

NIETZSCHE Friedrich, 1971, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Marthe ROBERT, Paris, 10/18.

NIETZSCHE Friedrich, 1971, *Ecce Homo*, trad. Henri ALBERT, Paris, Denoël/Gonthier.

NIETZSCHE Friedrich, 1906, *Humain trop humain 1*, trad. Alexandre-Marie DESROUSSEAUX, Paris, Edition Mercure de France.

NIETZSCHE Friedrich, 1978, *L'antéchrist*, trad. Jean-Claude HÉMERY, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1978, *La Généalogie de la morale*, trad. Angèle Kremer-MARIETTI, Paris, 10/18.

NIETZSCHE Friedrich, 1978, *Le crépuscule des idoles*, trad. de Henri ALBERT, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1982, *Le Gai savoir*, trad. Pierre KLOSSOWSKI, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 1998, *Par delà le bien et le mal*, trad. Geneviève BIANQUIS, Paris, 10/18.

NIETZSCHE Friedrich, 2000, « Schopenhauer éducateur », in *Œuvres complètes*, trad. d'Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard.

NIETZSCHE Friedrich, 2011, *Seconde considération inactuelle*, trad. Henri ALBERT, Paris, Les échos du Maquis.

PASCAL Blaise, 1998, *Pensées*, Paris, Gallimard,

RONSARD Pierre, 1997, *Amours de Marie*, Paris, Les éditions Didier.